

L'art contemporain à l'AfricaMuseum



Notices sur les artistes qui ont travaillé
au musée pour la rénovation

En Belgique

Aimé Mpane

(Kinshasa, 1968, vit et travaille à Nivelles)

Nouveau souffle ou le Congo bourgeonnant,
Tervuren, 2016. Bois et bronze doré.

Sculpture installée dans la Grande Rotonde, commande du musée. Coll. MRAC, Tervuren. Inv. 2017.7.1



Aimé Mpane (1968 -)

La sculpture qui prendra place dans la Grande Rotonde est une œuvre d'Aimé Mpane créée en 2016-2017. Il s'agit d'une œuvre monumentale en bois ajouré sur un socle en bronze : une tête vue de profil d'un Africain.

Le bronze du socle qui s'écoule sur le sol est une réponse au bronze doré des sculptures environnantes, une façon de les mettre en perspective et par là même de poser un regard critique sur l'histoire de la propagande coloniale. L'objectif de l'artiste n'est plus d'instruire le procès du musée, celui du projet colonial et des méfaits de la colonisation. Il en avait fait son cheval de bataille précédemment. Aujourd'hui, son œuvre est toute entière tournée vers le futur et emprunte d'humanité : replacer l'Africain au centre de la Grande Rotonde, espace symbolique et chargé s'il en est. Joli pied de nez à la propagande impérialiste de Léopold II.

Selon ses dires, il souhaitait désormais - sans les occulter - laisser derrière lui les méfaits du passé colonial et envisager pour le futur du musée un nouveau souffle où l'Afrique et les Africains tiennent une place centrale.

Aimé Mpane, fils d'un sculpteur ébéniste congolais, opte pour une formation en peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Kinshasa : 1984-1990. Il voyage en 1994 en Belgique. Il est alors choqué par la persistance des clichés sur l'Afrique. Il reprend des études. Diplômé de la Cambre en 2000 (peinture et recherche tridimensionnelle), Aimé Mpane se fait connaître en Belgique avec l'exposition Yambi en 2007 et la sculpture « L'ombre de l'ombre ». Il expose pour la première fois au MRAC dans « Persona », en 2009 où se mêlent masques traditionnels et art contemporain, une exposition sur la quête d'identité. Il a reçu de nombreux prix dont le prix de la fondation Blachère à la Biennale de Dakar, Prix Dorothy and Herbert Robert Vogel (Phillips Collection) du Museum Washington aux États-Unis. Dans son travail il expérimente entre peinture série et installation.

Aimé Ntakiyica

(Burundi, 1960, vit et travaille à Beersel)

Histoire de famille. Arbre généalogique n°1, Tervuren, Belgium. 2016. Verre, étiquettes et laine.

Installation permanente dans la salle Afropea. Coll. MRAC, Tervuren. Inv. 2017.6.1



Le travail d'Aimé Ntakiyica est inclassable et universel. Il adapte son travail à chaque nouvelle situation. Auteur d'installations où se mêlent vidéo, photo, objets, lesquelles engagent littéralement le spectateur à en faire partie. Avec de l'humour le plus souvent, de la poésie et de la dérision, parfois, il s'interroge et invite le public à en faire autant : l'identité, l'africanité, la violence, la famille, les arts.

Avec « Histoire de famille. Arbre généalogique n°1 », Aimé Ntakiyica propose au musée une œuvre en série. Mais aussi de partager avec le public, dont la diaspora, un morceau de l'histoire de sa famille. L'œuvre a été présentée pour la première fois à la Biennale de Dakar en 2016, elle est évolutive. D'autres arbres généalogiques pourront être installés, ailleurs, plus tard. En proposant les noms de 120 membres de sa famille sur des étiquettes collées sur autant de pots en verre, il raconte à la fois peu et beaucoup de cette histoire. Chaque pot contient des brins de laine de couleur – sans autre détail, sans date. Chacun qui a connu l'exil peut alors se reconnaître dans ce récit familial diasporique, à la fois singulier et universel. L'installation n'a pas de mode d'emploi. Le musée est libre d'organiser les pots comme il l'entend.

Né au Burundi, ayant quitté le pays pour la Belgique en 1974. En Belgique, il apprend le dessin et la peinture et débutera comme enseignant à l'Académie des Beaux-Arts de Kinshasa. Participe à AfricaRemix en 2005 au Centre Pompidou.

Sammy Baloji

(Lubumbashi, 1978, vit et travaille entre Lubumbashi et Bruxelles)

Organisateur de la Biennale de Lubumbashi.

Sammy Baloji ne présente pas pour l'instant d'œuvre dans le musée mais il a été en 2009-2011, avec Patrick Mudekereza, un des deux premiers artistes en résidence.

Formation de bédéiste, puis de photographe à Lubumbashi, Sammy Baloji se passionne pour l'histoire du Katanga, terre d'extraction minière et en fait la base de son travail. Il utilise des archives, dont principalement celles du musée. Dans ses montages, il installe des images du passé dans des paysages du présent. Il questionne ouvertement l'iconographie de la colonisation. Il donne aussi de la visibilité aux Congolais de l'histoire coloniale : les porteurs, les chefs, les femmes, les travailleurs. L'histoire de l'UMHK devenue Gécamine, et le travail actuel des creuseurs clandestins le préoccupe.

Co-commissaire, avec Bambi Ceuppens, de deux expositions sur la peinture populaire en collaboration avec le MRAC.

Première résidence d'artiste au MRAC en 2009-2011

En 2008, à l'invitation de l'Université de Gand et du Musée royal de l'Afrique centrale (MRAC), le photographe Sammy Baloji et l'écrivain Patrick Mudekereza se plongent durant 4 semaines comme « artistes en résidence » dans les archives du musée afin de sélectionner les pièces sur lesquelles ils vont travailler. Le projet est appelé « Congo Far West ». Sammy Baloji choisit de combiner des clichés de François Michel et des aquarelles de Léon Dardenne réalisées lors d'une mission de conquête menée par Charles Lemaire au Katanga à la fin du 19^e siècle (1898-1900). Sammy Baloji souhaitait réaliser un portrait du Katanga actuel par un biais historique en voyageant sur les traces de cette mission, retrouvant les villages, petits-enfants, lieux et héritages de l'époque. Sammy Baloji, artiste en résidence au MRAC, est aussi à l'initiative de plusieurs projets avec le musée, et avec Bambi Ceuppens comme co-commissaire d'expositions : « Congo Art Works » à Bozar et au Garage, musée d'art contemporain de Moscou ; « Congo Stars » à Graz (Autriche) et Tübingen (Allemagne). Des œuvres de Sammy Baloji se trouvent dans plusieurs collections publiques et privées.

Patrick Mudekereza

(Lubumbashi, 1983, vit et travaille à Lubumbashi)

Écrivain

Opérateur culturel, directeur du Centre d'Art WAZA (Lubumbashi)

Né à Lubumbashi en 1983, Patrick Mudekereza est auteur et opérateur culturel. Directeur du centre d'art Waza, il est titulaire d'un diplôme de master en histoire de l'art de l'université du Witwatersrand à Johannesburg (Afrique du Sud) et d'un diplôme en chimie industrielle de la faculté polytechnique de l'université de Lubumbashi. Il a collaboré à plusieurs projets artistiques et à de nombreuses publications et expositions, tant au Congo qu'à l'étranger. Il a travaillé comme administrateur et commissaire pour les arts plastiques au centre culturel français de Lubumbashi, ainsi que comme rédacteur du magazine culturel Nzenze. Il a également organisé les trois premières éditions des Rencontres Picha - Biennale de Lubumbashi. Il a été membre du comité directeur d'Arterial Network de 2009 à 2014 et de l'International Biennial Association de 2014 à 2017. Aujourd'hui, Patrick Mudekereza est à la tête de Liboke, le Réseau des centres culturels indépendants congolais, une fédération regroupant 15 centres artistiques indépendants de RDC. En 2015, il a reçu le prix national congolais des arts, des lettres et des sciences.

Barly Baruti est l'une des figures majeures de la bande dessinée. Né à Kisangani, il travaille d'abord pour des journaux et des magazines africains avant de publier régulièrement en Europe. Barly Baruti est à l'origine de nombreuses initiatives visant à développer le 9ème art en Afrique.

Non content de dessiner, il est aussi musicien, connaisseur passionné de la rumba congolaise.

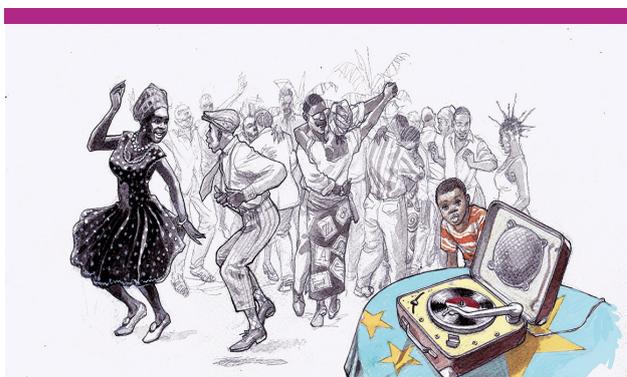
A la demande du MRAC, Barly Baruti a réalisé un ensemble de dessins, et notamment des portraits de musiciens et de musiciennes emblématiques, permettant de dérouler les grands moments de la rumba.

Barly Baruti

(RDC, 1959, vit et travaille en Belgique)

Rumba, 2017. Dessin

Installation de dessins qui retracent l'histoire et les grands noms de la musique congolaise dans la salle. Coll. MRAC, Tervuren. Inv. 2017.33.



©Barly Baruti

In Koli Jean Bofane
(RDC, 1954, vit et travaille à
Bruxelles)

Écrivain

Ecrivain congolais qui connaît un succès international avec ses deux romans « Mathématiques Congolaises », 2008 et « Congo INC. Le testament de Bismark », 2014, parus chez Actes Sud et traduits dans de nombreux pays. Son dernier roman, « La belle de Casa » était présenté à la rentrée littéraire de l'automne 2018.

Jean Bofane est né en RDC, de père et de mère congolais. Avant 1960, sa mère Véronique Bofane a épousé Georges Casse, un belge propriétaire de plantations dans l'Équateur. Le beau-père de Jean Bofane n'est pas un fonctionnaire de l'administration coloniale, il est installé au Congo pour son compte propre et, marié à une Congolaise, l'histoire de cette famille recomposée est atypique dans le paysage colonial de l'époque. Jean Bofane avait un grand frère blanc et deux demi-sœurs métisses. Le beau-père de Jean Bofane était cinéaste amateur. Il a filmé sa famille et les ouvriers dans les plantations. Ces images brossent un portrait de la vie d'une famille dans la province de l'Équateur, bien différent de celui rapporté par les images officielles de la propagande coloniale. Jean Bofane a déposé ses archives familiales au musée (elles sont numérisées et conservées à la Cinematek). Dans la salle Représentation, Jean Bofane commente ces archives.

En France

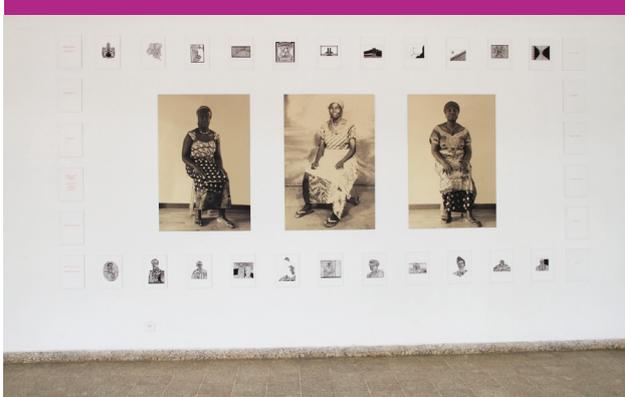
Michèle Magma
(RDC, 1977, vit et travaille à Nevers)

Mémoires Hévée, entre Histoire et histoires individuelles, 2015.

Installation de 3 portraits tirages sur papier baryté et 34 dessins. Installation dans la galerie qui ceinture la cour centrale (ancienne cafétéria). Coll. MRAC. Inv. 2016.44.1

Née en 1977 à Kinshasa, Michèle Magma émigre à Paris (France) en 1984. Diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure d'Arts de Cergy. Elle participe à l'exposition Africa Remix et à la Biennale de Dakar sous l'égide de Simon Njami. Son travail s'articule dans les échanges entre histoire individuelle, mémoire collective et histoire. Dans ses installations, elle mêle photo, vidéo et dessins. Le corps est son outil.

Au cœur du dispositif, le portrait frontal de trois femmes qui retrace trois générations de femmes congolaises. La grand-mère de l'artiste, Anne Kilonga née en 1921, au centre ; sa mère Marie-José Mbongo Ngudi Mpassi, née en 1952, à droite; et Michèle Magma elle-même, née à Kinshasa en 1977, à gauche. Toutes les trois sont nées en RDC, Michèle a émigré. L'histoire des trois femmes rencontre l'histoire du pays. Autour des portraits se dessinent des épisodes sensibles de l'histoire économique et politique d'un pays colonisé puis indépendant. Un pays qui a changé plusieurs fois de nom.



Freddy Tsimba (Kinshasa, 1967, vit et travaille à Kinshasa, RDC)

Ombres, Tervuren, 2016. Coll. MRAC,
Tervuren, Inv. 2016.45



Freddy Tsimba est artiste et sculpteur diplômé de l'Académie des Beaux-Arts de Kinshasa (section sculpture monumentale, 1989). Il travaille le bronze, le métal, assemblant des matériaux de récupération : des douilles et des cartouches, des cuillères. Reconnu à Kinshasa et célébré sur la scène artistique internationale pour ses sculptures en douilles et les maisons machettes, Tsimba est un artiste singulier, indépendant et soucieux de défendre les droits des personnes. Il dénonce les tragédies engendrées par la guerre et témoigne de la violence humaine à travers le temps. Il participe à l'exposition « Africa Remix », à la Biennale de Dakar (2005) et aux expositions « The Divine Comedy » (2014) et « Afriques en Capitales » (2017) sous l'égide de Simon Njami. Il est titulaire de nombreux prix internationaux.

Deux installations ont été proposées pendant la résidence de l'artiste en 2016. Les résidences d'artiste au musée sont soutenues par la DGD. Et également par le projet Européen SWICH (2016) :

« Ombres » est une installation permanente proposée au musée en 2016 pour la galerie du Mémorial. Dans cette salle, d'où son nom, sont inscrits le nom de 1508 militaires belges morts au Congo pendant la conquête de l'Etat Indépendant (EIC). A cette époque, aucune des victimes congolaises n'avait droit de cité.

Dans cette salle, l'artiste propose deux interventions. Il a demandé à ôter de la galerie les bustes et vitrines du passé conquérant de la Belgique, ne laissant sur place que deux trains de roues et un timon utilisés pendant la conquête de l'Etat Indépendant du Congo (EIC). Ce charroi servait, entre autres, au transport des matériaux lors de la construction du chemin de fer Matadi-Kinshasa (1890-1898).

A côté de cet hommage aux victimes des travaux forcés au Congo, l'artiste inscrit dans la lumière le nom des premières victimes congolaises décédées en Belgique des suites de la conquête coloniale : à l'Exposition Universelle d'Anvers en 1894, dans le parc de Tervuren lors de l'Exposition Universelle de 1897, et les noms des enfants de Gijzegem décédés entre 1890 et 1906. La lumière renvoie les noms des Congolais sur le mur de la galerie.

Cette installation, résultat d'une résidence menée au musée au printemps et été 2016, est un travail participatif, toujours en cours. Par sa démarche, l'artiste invite

à inscrire le nom des personnes victimes de la colonisation, en RDC et en Belgique et à nommer les disparus. Fondateur de formation et célèbre pour ses statues en douilles, Freddy Tsimba utilise ici pour la première fois la lumière comme matière première. Avec la complicité du soleil, il porte des « Ombres » au tableau colonial.

Centres fermés, rêves ouverts

Cette installation a été réalisée pendant la résidence de Freddy Tsimba au musée en 2016. Des matériaux récupérés sur le chantier lors de la rénovation forment la structure de ces personnages. Cette installation fait partie d'un ensemble qui - au final - compterait 99 personnages. Depuis des années déjà, F. Tsimba réalise ces personnages postés le long d'un mur, subissant un interrogatoire. Il a commencé cette série suite à une expérience personnelle dans un centre fermé en Belgique. Les personnages n'ont pas de tête, ils sont anonymes, universels, hommage rendu aux millions d'hommes et de femmes interrogés, aux réfugiés refoulés. Ils prennent place et vie dans différents lieux, à différents moments et se répondent, comme une longue chaîne. Le travail de Tsimba dépasse les frontières de la RDC. Dans la série des huit personnages créés pour Tervuren, des femmes et des enfants, plus grands que nature, interrogent la violence à travers le temps.

Centres fermés, rêves ouverts, Tervuren, 2018.
Fers à béton du chantier de Tervuren et cuillères de Kinshasa.

Installation temporaire de Freddy Tsimba contre la façade extérieur du musée. RDC, collection de l'artiste.



Géraldine MUTUBANDE TOBE

(RDC, 1992, vit et travaille à Kinshasa)

Peintre

*Série Masques, Kinshasa, 2012. Fumée sur toile.
Coll. MRAC, Tervuren. Inv. 2018.17.1.1 - 3*

Diplômé en 2012 de l'Académie des Beaux-Arts de Kinshasa. Elle débute comme peintre dans un collectif : BOKUTANI. Ses collègues lui reprochent de se répéter dans son travail. Elle décide alors de tout brûler. Une forme de remise à zéro. L'artiste utilise désormais la fumée comme pigment. La fumée est produite par une lampe à pétrole comme on en voit souvent à Kinshasa. Sa démarche est autobiographique. La situation dans son pays, le sort des enfants sorciers, la mystique, la mort et la religion sont ses sources d'inspiration. Ce travail se modifie et progresse rapidement, au gré des voyages et des rencontres. Invitée en résidence en Belgique et à Madagascar ; elle était aussi la seule femme artiste congolaise à la Biennale de Dakar en 2018.

En République Démocratique du Congo

Madame Thérèse Izay Kirongozi
(RDC, 1975, vit et travaille à
Kinshasa)

Ingénieure

*Robot-roulage-intelligent. Kinshasa, RD Congo,
2017. Polystyrene, aluminium, lampes led et
capteur solaire. Coll. MRAC, Tervuren.
Inv. 2018.1.1*



En RDC, les accidents de la circulation sont nombreux et souvent mortels. Pour lutter contre ce fléau, le projet d'un robot imposant et non corrompible a été imaginé et mis au point par madame Thérèse Izay Kirongozi et l'association "Women's Technology" (Wotech). Du prototype au concret, l'idée a fait son chemin et robot-roulage est né : un robot androïde, régulant la circulation dans les rues des grandes villes congolaises. Le projet a été récompensé par le WorldsafeAwards Prix de l'Innovation 2017-2018 à Atlanta aux Etats-Unis et s'exporte aujourd'hui vers d'autres pays d'Afrique. Le robot acquis par le musée en 2018 est issu de la nouvelle génération, une robotte MOSEKA, jeune fille en lingala. Elle mesure 2m90 sur un socle de 1m10 et pèse 160 kg. Un moteur d'essuie-glaces assure le mouvement de rotation. Du 12v pour les 540 lampes led. En ville le robot-roulage est alimenté par des panneaux solaires. Moseka chante une chanson populaire dédiée à la sécurité routière, chanson apprise par les enfants congolais à l'école primaire.

Thérèse Izay Kirongozi est ingénieure en électronique industrielle et ancienne étudiante de l'ISTA (Institut supérieur des techniques appliquées à Kinshasa). Elle est à la tête de l'association congolaise d'ingénieurs féminins "Women's Technology".

Nelson Makengo
(RDC, 1990, vit et travaille à Kinshasa)

Photographe et cinéaste

Le rondpoint Victoire, quartier Matonge, commune de Kalamu, Kinshasa, RD Congo, 2018. Photographies couleur.



Résolument urbain et poète de l'image, Nelson Makengo arpente les rues de Kinshasa, de Paris et plus récemment de Lubumbashi, la nuit, le jour. Il place des super héros dans la ville, il les photographie, changeant la perspective et le regard. Son premier film révèle le parcours de l'artiste Géraldine Tobe accusée de sorcellerie par sa propre famille. Avec des documentaires comme « Tabu » (2016), « Souvenir d'un été » (2017), « Théâtre urbain » (2017) et « E'ville » (2018), Makengo a été repris dans la sélection officielle de nombreux festivals de cinéma. En résidence au Wiels en 2018.

Les photos exposées sur les vitrines murales de cette salle sont prises depuis l'emplacement du robot. Elles donnent une vision panoramique du rond-point Victoire - l'un des carrefours routiers les plus fréquentés de Kinshasa, animé de jour comme de nuit.

Ses photos du rond-point Victoire à Kinshasa offrent une vue panoramique autour du Robot Roulage intelligent.

Iviart Izamba Zi Kianda
(Kinshasa, 1974, vit et travaille à
Kinshasa)

Artiste et designer

***Fauteuil Lumumba.** Bruxelles, 2015. Matériaux
de récupération : toile imprimée et bidon. Avec
l'autorisation de l'artiste.*

Le fauteuil appartient à l'artiste. Il sera exposé dans la salle d'Histoire coloniale.

Iviart Izamba est artiste et designer à Kinshasa. Il enseigne à l'Académie des Beaux-Arts de Kinshasa. En résidence au musée au printemps 2014 et d'avril à juin 2015, il a conçu un ensemble de fauteuils. Voici ce qu'il en dit :

« J'ai conçu une série de fauteuils politiques comme une réflexion sur l'histoire politique de la RDC. Le fauteuil est un mobilier pour tous et familial. C'est un bon outil pour communiquer. Ces fauteuils sont issus de la « récup' », matériau de base à Kinshasa et qui l'est devenu à Bruxelles. En tant que designer, je suis habitué à travailler avec des matériaux récupérés que j'associe avec les matériaux neufs pour créer un nouvel objet. Ici la forme m'a inspiré mais aussi le contenu. J'ai utilisé le fonds d'archives politiques postcoloniales du MRAC. Le contenu est une « re-création », partant d'extraits de presse, d'affiches électorales, de pamphlets, de photographies, rassemblés et mis en page par moi et ensuite imprimés sur skai.

A propos de politique, je suis touché par l'intérêt de la plupart des Congolais pour les questions politiques, en particulier du côté des jeunes. Mais je suis aussi frappé par le manque d'informations sur l'histoire politique en RDC : on entend tout et son contraire. J'avais là un rôle à jouer car ces archives n'existent pas en RDC ou ne sont pas facilement accessibles. En les installant sur des fauteuils, ces archives deviennent « lisibles ». On y fait désormais attention. Je serais heureux que cette installation voyage en RDC.

Ces fauteuils sont des installations, ce ne sont pas des sièges, mais des trônes.

Ils sont vides. Le politique est absent. »

Mega Mingiedi

(Kinshasa, 1976, vit et travaille à Kinshasa)

Dessinateur et peintre

***Taxi Episcopo**, dessin au bic sur papier, Kinshasa, RDC. 2017.*

Installation dans la salle Ressources. Coll. MRAC, Tervuren. Inv. 2017.14.1

Mega Mingiedi est diplômé de l'Académie des Beaux-arts de Kinshasa (2001) et de la Haute École des Arts du Rhin, à Strasbourg (2008). Il s'intéresse à l'espace urbain et à la place des citoyens dans la ville. Ses dessins et collages, de grand format, situent les parcours symboliques des Kinois et rend visible les images mentales qu'ils se font de la ville. Ses œuvres prennent la forme de dessins cartographiques ou topographiques. Artiste engagé, il est membre fondateur des Eza Possibles (ce qui signifie : « c'est possible » en Lingala) en 2003 ; un collectif qui rapproche l'art contemporain du quotidien des kinois. Sa carrière internationale s'accompagne de plusieurs résidences d'artiste.

Peintres populaires :

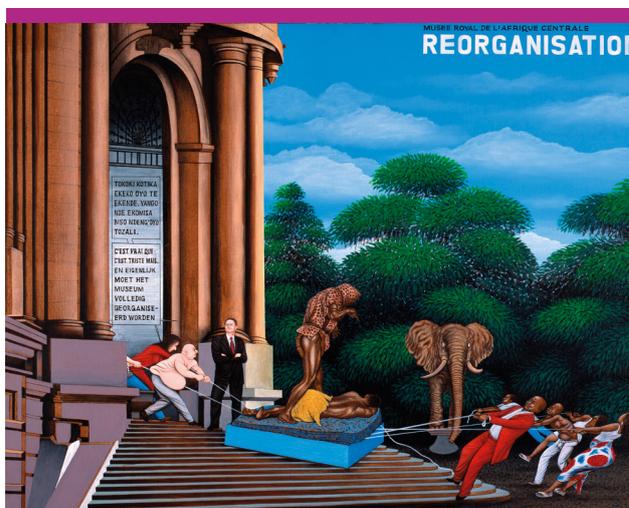
Chéri Samba

(RDC, Kinto M'Vuila, 1956, vit et travaille à Kinshasa)

Peintre

Réorganisation, Tervuren, 2002. Huile sur toile. Coll. MRAC, Tervuren. Inv. HO.0.1.3865

Porte de Namur, Porte de l'Amour, Bruxelles, 2002. Huile sur toile. Coll. CEC. Avec le soutien de la DGD. Coll. CEC (la toile qui a servi de base à la grande bâche qui se trouve à Matonge)



« Réorganisation » sera présenté dans la salle Dépôt (zone Museum) / « Porte de Namur ! Porte de l'amour ? » sera proposé dans la salle AFROPEA.

Chéri Samba est l'un des plus célèbres peintres populaires contemporains. Artiste autodidacte, il arrive à Kinshasa en 1972 et gagne sa vie en peignant des enseignes publicitaires et dessinateur de BD pour la revue *Bilenge* Info. Il ouvre son propre atelier en 1975. Comme les artistes populaires de sa génération, il peint le quotidien, et aborde dans ses toiles les questions politiques, économiques, sociales et la dure réalité de Kinshasa. Dans ses tableaux, il se met en scène et y ajoute du texte sous forme de commentaires. C'est là sa marque de fabrique. Il est à l'origine de l'expression : peinture populaire qui selon lui désigne « une peinture qui vient du peuple, qui concerne le peuple et qui s'adresse au peuple ». Dans le musée, deux toiles importantes de Chéri Samba sont proposées. Toutes les deux datent de 2002 ; elles ont été réalisées alors que l'artiste était en résidence à Bruxelles, au CEC (Coopération pour l'éducation et la culture). « Porte de Namur ! Porte de l'Amour ? » est célèbre à Matonge, quartier d'Ixelles où ce tableau a été reproduit sur une grande bâche. En 2002, Matonge était le foyer de vives tensions, politiques et culturelles ; entre Congolais et avec les riverains. Cette toile avait pour objectif de réunir et de rassembler les communautés autour d'une idée commune, celle de la diversité.

Toujours en 2002, Chéri Samba réalise un tableau sur la « Réorganisation » du musée à la demande de Guido Gryseels qui venait de rentrer en fonction comme directeur du MRAC. La peinture est construite autour d'un groupe sculpté intitulé, les « Aniota ». Ce groupe a été réalisé au début du XXe siècle par le sculpteur Paul Wissaert (1885-1951) pour le musée du Congo belge. Cette sculpture a très tôt suscité la controverse car y figure une scène qui véhicule une image dégradante pour les Africains. Les communautés africaines craignent que cette sculpture ne renforce les vieux stéréotypes, et ils ne peuvent accepter plus longtemps cette représentation auprès d'un public qui ne serait pas clairement informé du contexte de création de ce groupe sculpté. Chéri Samba place ce groupe sur un matelas. Un groupe d'Africains tirent le matelas et la sculpture hors du musée sous le regard du directeur et de l'éléphant empaillé de Tervuren. Les Africains

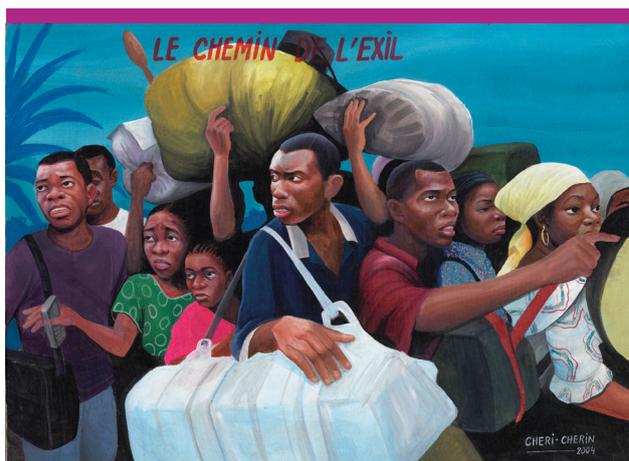
veulent voir cette sculpture hors du musée. Un groupe d'Européens, représentant l'équipe du musée, dit en flamand : « *nous ne pouvons accepter le départ de cette statue, elle a fait ce que nous sommes aujourd'hui* » ; et le directeur du musée de répondre ; « *C'est vrai, c'est triste, mais le musée doit être complètement réorganisé* ».

Chéri Chérin

(Kinshasa, 1955, vit et travaille à Kinshasa)

Peintre

Le chemin de l'exil, Kinshasa, 2002. Huile sur toile. Coll. MRAC, Tervuren. Inv. HO.2013.57.1747



Copyright: HO.2013.57.1747.
Droits réservés

Chéri Chérin, de son vrai nom Joseph Kinkonda est étudiant aux Beaux-Arts avant de travailler dans l'atelier des peintres populaires. Il réalise des affiches et des fresques publicitaires sur les murs de Kinshasa avant de démarrer la peinture sur toile dans les années 1970. Son travail engagé, critique et politique dépasse les frontières de la RDC et son œuvre a acquis une renommée internationale. « Le chemin de l'exil » est une image profondément kinoise, qui traduit les allers-retours incessants des citoyens entre les rives voisines de Kinshasa et de Brazzaville.

Chéri Chérin a plusieurs toiles dans le musée, dont « Le chemin de l'exil », présentée à Bozar en 2016 et cet été au Palais d'Egmont.

Shula Monsengo

(Kioki, 1959, vit et travaille à Kinshasa)

Peintre

Shula arrive à Kinshasa en 1975 et se forme à la peinture dans l'atelier de son cousin Moke. Comme beaucoup d'artistes populaires, il s'inspire du quotidien et dénonce les injustices perpétrées par les classes dirigeantes. Le contenu de ses peintures est critique et politique mais sa manière de peindre donne à ses tableaux un aspect irréel.

